47e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 29 17 JUILLET 1930

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Bulletin d'Ecriture Sainte

SOMMAIRE

I. — Ouvrages d'introduction : Mgr Legendre, *Le Pays biblique ;* — R. P. Robert Koeppel, *Palästina ;* — Contenau, *Manuel d'archéologie orientale ;* — Vandervorst, *Israël et l'Ancien Orient.*

II. — Ancien Testament : Dennefeld, *Histoire des livres de l'A. T.;* — du même, *Le Messianisme.*

III. — Nouveau Testament : Jacquier, *La Parole de Dieu ;* — Vogels, *Codicum Novi Testamenti Specimina ;* — Viteau, *Morceaux choisis du N. T.;* — Puech, *Le Nouveau Testament ;* — Lepin, *Le Christ Jésus ;* — H. Pinard de la Boullaye, *Jésus et l'Histoire ;* — du même, *Jésus Messie ;* — Lagrange, *L'Evangile de Jésus-Christ ;* — Dom Leclercq, *La Vie de N.-S. Jésus-Christ.*

I. — Ouvrages d'introduction

La *Bibliothèque Catholique des Sciences religieuses,* qui a su faire dans son programme une place assez large à la Sainte Ecriture, désirait posséder un ouvrage d'ensemble sur le pays biblique. L'idée était bonne, et ce fut une très heureuse inspiration de confier la rédaction de ce volume [1] à Mgr Legendre, alors doyen de la Faculté de théologie de l'Université catholique d'Angers. Par les articles si nombreux qu'il avait rédigés pour le *Dictionnaire de la Bible* de M. Vigouroux, par la *carte de la Palestine ancienne et moderne* qu'il venait justement de compléter et de remettre à jour, Mgr L. s'était acquis en la matière, dans le public savant, catholique ou non, une véritable autorité. Ce qui fut moins heureux, ce fut de publier un ouvrage de ce genre sans aucune carte ou presque (celle du début sur les douze tribus, de dimension restreinte et reproduite en noir, est bien insignifiante), à peu près sans plans et sans aucune vue, alors que l'on dispose de moyens si perfectionnés pour agrémenter un texte et rendre vivante une description. Le prix des volumes de la collection exigeait sans doute un tel sacrifice ; on n'en doit pas moins le regretter pour le surcroît d'intérêt dont aurait bénéficié le texte de l'auteur.

Mgr Legendre avait achevé de rédiger son travail quand Dieu le rappela à lui, le 14 mars 1928 [2].

[1] *Le Pays biblique,* par Mgr Legendre, doyen de la Faculté de théologie d'Angers. Un vol. in-16 de 240 p., 10 fr. ; Paris, Bloud et Gay.

[2] Sur sa carrière scientifique, voir *Ami* 1929, p. 178.

L'impression était même commencée ; c'est dire que le rôle de M. Plessis s'est borné à achever la publication, selon la mission qui lui en avait été confiée, en respectant scrupuleusement le texte primitif, sauf dans quelques endroits où l'orthographe de certains noms géographiques a été légèrement modifiée.

Après un chapitre préliminaire qui définit les limites et décrit l'aspect général du Pays biblique, l'auteur nous conduit en Palestine cisjordane, d'abord sur le littoral méditerranéen et dans la plaine côtière, puis dans la plaine d'Esdrelon, les montagnes de Galilée, de Samarie et de Judée, enfin dans le désert et le Negeb. — La seconde section est consacrée à ce fossé central que constitue la vallée du Jourdain. On prend le fleuve à sa source et, chemin faisant, on parcourt les villes qui se trouvent sur ses bords, le lac Houleh, puis le lac de Tibériade qu'il traverse, pour aboutir à la Mer Morte dans laquelle il vient se perdre. A l'heure actuelle, les environs de la Mer Morte attirent bien des regards. Certains y voient avant tout les riches bénéfices qu'ils espèrent tirer de l'exploitation des sels de potasse contenus dans le lac asphaltique ; d'autres, et nous sommes de ceux-là, suivent d'un regard attentif les fouilles entreprises par l'Institut biblique de Jérusalem, si heureusement conduites par le P. Mallon, si bienveillamment et généreusement encouragées par le Souverain Pontife, et qui ont peut-être abouti à la découverte de l'emplacement des villes fameuses de Sodome ou de Gomorrhe. — La troisième section du livre nous transporte dans la Transjordane, c'est-à-dire la Gaulanitide, les pays de Galaad et de Moab, le Hauran. — La quatrième et dernière section jette sur l'ensemble du pays un coup d'œil général pour en signaler la formation et la structure géologique, en étudier les conditions physiques, en décrire la flore et la faune.

Tel quel, le volume de Mgr Legendre constitue un bon Manuel de géographie biblique ; il offre l'avantage de condenser, en les corrigeant parfois, les renseignements fournis dans les articles du *Dictionnaire de la Bible ;* il comble chez nous dans la littérature scientifique biblique une véritable lacune.

* *

Ceux de nos lecteurs qui trouveraient trop aride la lecture du texte de Mgr Legendre pourront l'agrémenter et l'illustrer en se procurant le su-

perbe album de Palestine que vient de publier le R. P. Robert Koeppel, S. J. [1]. De Tubingue où il travaillait beaucoup pour la géographie biblique, l'auteur vient d'être transféré par ses Supérieurs à l'Institut biblique Pontifical de Jérusalem, où il sera vraiment, suivant l'expression de nos bons amis les Anglais, *the right man at the right place*. On lui doit déjà des cartes et des plans en relief de la Palestine, du lac de Tibériade, de Jérusalem, de Nazareth, qui rappellent les sites enchanteurs à ceux qui les ont vus et permettent aux autres de se les imaginer, ou de les présenter à leurs élèves, en attendant qu'ils aient à leur tour le bonheur de les contempler. Les cartes et plans déjà parus [2] du P. Koeppel ont trouvé, et à juste titre, le meilleur accueil dans les Universités et Séminaires de France et de l'étranger. Son album de la Palestine, édité sur un papier superbe, d'une exécution typographique irréprochable, mérite un égal succès et pourra, comme on va le voir, rendre aux professeurs et aux étudiants des services précieux.

Il se divise en trois parties.

La première étudie la Palestine en général et l'étudie à tous les points de vue susceptibles d'intéresser un géographe : géologique, préhistorique, climatérique, zoologique et botanique. Les cartes sont multipliées à profusion et beaucoup d'entre elles donnent une claire vision du relief du sol. Pour éviter qu'elles ne soient encombrées par les noms propres (qu'il eût fallu imprimer en caractères si fins qu'ils en eussent été illisibles), on leur a substitué des numéros qui se détachent par leur couleur différente, rouge d'ordinaire, de l'ensemble de la carte, et renvoient à une nomenclature où le nom cité avec l'orthographe qui convient est clairement lisible. Pour permettre au lecteur de se faire plus facilement une idée des distances palestiniennes, on a rapproché ces distances de celles qui séparent telles et telles villes connues d'Allemagne. Ajoutons que des vues prises en avion offrent maintes fois de larges perspectives sur les sites les plus fameux, que des cartes expliquent le régime des eaux et l'orographie palestinienne, que des tables indiquent pour chaque mois au cours de l'année les fluctuations de la température, l'intensité des pluies et des vents, les époques de maturité des diverses fleurs et des différents fruits.

La seconde partie nous promène à travers l'Orient en commençant par le golfe d'Akaba, la Mer rouge, Pétra. On accède en Palestine par les pays de Moab, Madaba, le désert de Juda, Cadès, la Séphéla, Bethléem et environs, pour aboutir à Jérusalem et environs, traverser la vallée du Jourdain, remonter en Galilée par la Samarie et achever l'excursion par Byblos et Baalbek. Les vues reproduites sont de toute beauté ; beaucoup d'entre elles prises en avion offrent le plan du site ou de la ville décrits : Bethléem, le Mont des Oliviers, Jérusalem, la vallée du Jourdain, Naplouse, Ta'annak, Haifa, Nazareth.

La troisième partie est un supplément bibliographique destiné à ceux qui veulent poursuivre une étude plus complète de la géographie palestinienne. — Il y a tout naturellement à la fin du volume les Index que doivent comporter de pareils travaux, soit pour les noms cités, soit pour les cartes et les images.

Nous devons humblement reconnaître que nous ne possédons pas en France, pour l'instant du moins, d'ouvrage qui soit comparable à celui-là, tant pour le contenu que pour la perfection avec laquelle il a été exécuté.

* *

Il serait tout à fait impardonnable de vouloir essayer d'étudier ou de comprendre l'Ancien Testament sans tenir compte à tout instant des peuples avec lesquels Israël fut en contact, sans essayer de pénétrer leurs manières de vivre, d'agir, de penser, de prier. Des fouilles de plus en plus nombreuses, conduites avec une patience admirable et une rigueur et une compétence scientifiques absolument impeccables, et le déchiffrement de nouvelles inscriptions ou de nouvelles tablettes accroissent de jour en jour notre connaissance de l'ancien Orient et nous permettent de constater de plus en plus la valeur documentaire des livres de l'Ancien Testament, qui constituent pour l'historien « une source de premier ordre. » Cet hommage fut rendu à la véracité de nos Livres Saints, il y a quelques années, par le Dr G. Contenau dans son *Manuel d'Archéologie orientale* [1] (p. 5). Nous voudrions aujourd'hui présenter cet ouvrage aux lecteurs de l'*Ami*. Il n'est jamais trop tard pour faire connaître des Manuels de ce genre, dont la valeur est incomparable et qui sont destinés à être pour longtemps le guide indispensable et l'aide-mémoire précieux de tout archéologue, qu'il fasse ses premiers pas dans l'étude de l'Orient ancien ou qu'il y soit déjà passé maître.

M. Contenau est conservateur adjoint au Musée du Louvre, et en même temps que son *Manuel* il publiait un catalogue des antiquités orientales de Sumer, Babylonie et d'Elam conservées dans notre Musée national [2], et aussi à Bruxelles, dans la *Bibliothèque d'histoire de l'art*, une étude sur l'*Art de l'Asie occidentale ancienne* [3].

[1] Robert KOEPPEL, Dr. rer. nat., S. J. *Palästina. Die Landschaft in Karten und Bildern.* Mit 150 Photographien. 34 Zeichnungen, 34 Karten. 1929. 175 p. in-4°. Chez J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), Tübingen. — Par dix exemplaires, l'éditeur abaisse le prix de l'Album cartonné de 18 à 14 marks.

[2] Ces cartes et plans sont en vente chez Osiander, libraire, à Tubingue (Würtemberg). La grande carte en relief de Palestine (3 m. sur 1 m. 50) coûte 450 reichmark ; la petite (160 sur 110), 120 reichmark. Le plan de Jérusalem (120 sur 80), 100 reichmark. Il y a aussi des cartes en relief de la Judée, de la Samarie, de la Galilée, du lac de Tibériade et de ses environs, et un plan de Nazareth, à des prix variant entre 90 et 45 reichmark.

[1] *Manuel d'Archéologie orientale depuis les Origines jusqu'à l'époque d'Alexandre*, par le Dr G. Contenau. T. I : *Notions générales. Histoire de l'art archaïque d'Elam et de Sumer*. In-8 de 545 pages et 357 fig. dans le texte, 60 f. Paris, Aug Picard, 1927.

[2] Album in-4° de 23 p. de texte et 54 planches en héliotypie, Paris, Morancé, 1927 (dans la collection *Documents d'art*).

[3] Grand in-8 de 60 pages et LXIV planches en héliogravure ; Paris et Bruxelles, Van Oest.

Ce qu'il a voulu réaliser dans son *Manuel*, — et il fallait déjà pour en concevoir simplement le projet son admirable maîtrise, — ç'a été d'envisager dans leur ensemble les monuments figurés, relativement nombreux, de l'Asie occidentale, datés souvent avec une certitude tout au moins approximative, pour bien mettre en relief les influences diverses dont témoignent ces productions artistiques variées. Et si l'on veut bien se rappeler que l'aire des civilisations orientales embrasse l'Elam (Perse ancienne), la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, une partie notable de l'Asie Mineure; si l'on veut bien considérer que ces manifestations d'art s'étendent au moins sur trois millénaires, on voit d'ici combien gigantesque fut la tâche entreprise.

Il n'est pas possible d'étudier l'art ancien en Orient sans avoir quelques notions élémentaires sur les peuples qui l'ont créé et sur leurs institutions. Fournir ces notions générales est le but de la première partie du présent ouvrage, p. 5-354. Ces notions générales sont données en fonction de l'idée directrice qui a présidé à la conception du *Manuel :* montrer que ces diverses civilisations constituent un tout. Après une critique des sources, parmi lesquelles, comme nous l'avons dit, la Bible figure en bonne place, et où est inventorié et apprécié ce que nous devons aux auteurs anciens, aux voyageurs et aux fouilles, M. C. étudie le milieu physique dans chaque région : le climat, la flore, la faune, les ressources du sol et du sous-sol, les voies de communication, routes et canaux, le commerce d'exportation ; il aborde ensuite le milieu ethnique, si complexe et où tant de problèmes concernant le mélange des races, le peuplement de l'Asie antérieure, l'origine des Sumériens et des Sémites n'ont pas encore reçu de solution susceptible de rallier tous les suffrages. L'exposé des controverses fournit à l'auteur l'occasion de montrer l'étendue et la richesse de ses informations, et souvent il préfère réserver son jugement, au lieu de prendre parti. Cette réserve est le fait d'un homme averti.

Les chapitres suivants sont consacrés à l'histoire et à la chronologie, aux moyens d'expression, langage et écriture, aux liens qu'établissaient entre les membres des sociétés anciennes les lois et la religion. On ne saurait trop louer M. C. de l'ordre et de la clarté avec lesquels il a traité ces sujets si difficiles et qui trop souvent découragent les débutants. Il a esquissé en une quinzaine de pages le tableau de l'histoire de l'Asie occidentale du IVe millénaire à l'époque perse ; dans son chapitre sur le langage, il a donné quelques notions sur une vingtaine de langues anciennes réparties par lui en trois groupes : les langues asianiques, sémitiques et indo-européennes.

De ces notions d'ensemble sur l'histoire, les langues, la religion et les lois découlent des conclusions qu'il convient de mettre désormais plus en relief. On considérait jusqu'à ce jour qu'il y avait eu dans le monde deux grandes races initiatrices : les Indo-européens pour la civilisation de notre continent, et les Sémites auxquels on attribuait la civilisation de l'Asie occidentale. A l'avenir, on ne pourra plus se contenter d'une vue aussi simpliste, à tout le moins pour l'Orient. En effet, on a constaté l'importance, pour la civilisation assyro-babylonienne, des Sumériens, qui ne sont pas des Sémites, et l'on a reconnu tout autour de la Mésopotamie l'existence d'une série de peuples que l'on est convenu d'appeler Asianiques. Eux non plus ne sont pas des Sémites, et leur culture présente avec celle des Sumériens des points de contact communs. Dans les origines de la civilisation de l'Asie occidentale, il faut donc faire maintenant une place assez large aux éléments asianiques. Sans doute, les Sémites eurent sur l'évolution de cette civilisation une grande influence, mais ils ne la créèrent pas de toutes pièces et, comme les Arabes lors de la conquête islamique, ils adoptèrent et mirent en valeur une culture qui existait déjà.

Un autre fait que l'histoire mieux connue a mis en relief, c'est le rôle prépondérant que jouèrent les aristocraties dans le progrès des peuples de l'Asie occidentale ; ces progrès furent dus très souvent à un petit groupe de conquérants qui furent capables, en raison de leur culture supérieure, d'imprimer une orientation non seulement à la masse de leurs sujets, mais aussi aux habitants de contrées parfois éloignées qu'ils réduisirent momentanément sous leur joug.

C'est seulement après avoir orienté son lecteur par cette vue d'ensemble que M. C. aborde l'histoire de l'art. Après un chapitre de considérations sur l'art de l'Asie occidentale ancienne, pour bien faire ressortir que cet art est un art religieux dérivant de l'art sumérien, après quelques notions générales sur l'architecture, la sculpture et l'iconographie (p. 355-387), il décrit l'art archaïque de l'Elam et de Sumer (p. 394-489).

Il nous a été agréable de constater à maintes reprises à quel point M. C. rend volontiers hommage à ceux qui l'ont précédé, quelles que soient leurs nationalités ou leurs confessions religieuses. Dans bien des cas, quand il ne juge pas la question suffisamment mûre, il se contente d'exposer avec une parfaite loyauté les thèses en présence ; d'autres fois, s'il s'abstient de conclure, c'est pour laisser à son lecteur le soin de le faire, ou mieux pour réserver un avenir que les fouilles de ces dernières années rendent si prometteur.

* *

Du volume de M. Contenau, il convient de rapprocher *Israël et l'Ancien Orient* [1] de M. le chanoine J. Vandervorst, professeur à l'Université de Louvain. Le sujet traité est tout à la fois plus restreint et plus vaste : plus restreint, en ce sens qu'il ne s'occupe de l'Ancien Orient que dans la mesure où celui-ci fut mêlé à la vie d'Israël ; plus

[1] J. Vandervost, *Israël et l'Ancien Orient*. Préface en 1re édition par le cardinal Mercier. Illustrations dans et hors texte. 2e édition entièrement revue. Bruxelles, Albert Dewit, 1929. Un vol. grand in-8° de xvi-452 p., 75 fr. belges.

vaste, car il envisage l'histoire d'Israël depuis ses origines les plus lointaines jusqu'à l'échec définitif de Barkokéba en 135 ap. J.-C. Le présent travail est d'ailleurs une seconde édition entièrement revue. Nous avons parlé de la 1re dans l'*Ami* du 14 avril 1921, p. 187-188 ; nos lecteurs voudront bien s'y reporter pour connaître le contenu de l'ouvrage. La seconde édition n'a pas amené l'auteur, comme on aurait pu légitimement l'espérer, à s'étendre davantage sur les deux premières périodes, des Origines à la chute de Samarie en 722. Il n'y consacre toujours que 86 pages, et donne pour prétexte qu'on pourra aisément le compléter soit par JEAN, *Le Milieu biblique avant J.-C.* (Paris, Geuthner), soit par l'œuvre du regretté M. DESNOYERS, dont les deux derniers volumes ont paru récemment à la librairie Picard [1]. Nous n'en regrettons pas moins toujours un tel laconisme, surtout quand nous voyons traiter avec force détails les périodes hellénique et romaine. Il eût été souhaitable également que l'auteur se fût étendu davantage sur les Héthéens et les autres petits peuples (Edomites, Moabites, Amorrhéens) qui gravitèrent autour d'Israël.

Ce qui caractérise cette seconde édition, ce n'est donc pas tant un développement du texte pour en faire un manuel plus complet et constamment tenu à jour, qu'une illustration plus abondante. La guerre avait empêché l'envoi des clichés et dessins que les Pères dominicains de l'Ecole biblique avaient mis avec beaucoup de complaisance à la disposition de l'auteur. Cette fois, ils ont pu être utilisés ; ce qui nous vaut 42 illustrations dans le corps du texte et seize planches hors texte. Les premières reproduisent surtout, en leur grandeur originale, des monnaies qui pour la plupart appartiennent au Musée biblique de l'Université de Louvain ; les secondes sont des cartes, des plans, deux ou trois statues et neuf inscriptions célèbres.

Le livre est imprimé sur un fort beau papier, les illustrations sont bien venues ; les tables sont bien dressées. La première édition fut vite épuisée ; cette seconde n'aura pas un moindre succès. Nous conseillons cet ouvrage aux prêtres, aux séminaristes et laïcs qui désirent se documenter pour mieux comprendre l'Ancien Testament.

II. — ANCIEN TESTAMENT

La Bibliothèque Catholique des Sciences religieuses a demandé à M. l'abbé Dennefeld, professeur d'Ecriture Sainte à la Faculté de Théologie de l'Université de Strasbourg, d'écrire une Histoire des Livres de l'Ancien Testament. Celui-ci s'est acquitté de sa tâche de la manière la plus heureuse [2]. Il n'a pas, comme on pourrait le croire en s'arrêtant au simple énoncé du titre, rédigé une histoire de la littérature de l'A. T., ni davantage examiné un à un chacun des livres qui le composent pour en déterminer l'auteur et le contenu ou en fixer la date de composition ; il a pris l'A. T. dans son ensemble pour voir comment avait été arrêtée chez les Juifs, puis chez les chrétiens, la liste des livres de l'ancienne Alliance et établir dans quelles conditions le texte sacré était parvenu jusqu'à nous soit sous sa forme originale, soit sous celle des versions ; d'où trois parties dans son volume : histoire du canon, histoire du texte original, histoire des versions.

Le difficile dans des travaux de ce genre où le nombre des pages accordé à l'auteur est strictement limité, c'est de s'exposer à laisser dans l'ombre certaines notions importantes, pour n'avoir pas voulu sacrifier suffisamment les détails accessoires ou secondaires. Pour bien dégager les grandes lignes du sujet, mettre en relief les points principaux, signaler les conclusions acquises, il faut posséder à fond sa matière et la dominer parfaitement ; c'est ce qu'a su faire à tout instant, — et le reconnaître n'est que justice, — notre distingué collègue de Strasbourg ; c'est ce que nous allons essayer à sa suite de faire ressortir pour les lecteurs de l'*Ami*.

Si l'histoire du Canon de l'A. T. n'est pas sans présenter encore de nos jours, malgré toutes les études auxquelles on s'est livré, des points qui demeurent toujours enveloppés d'une certaine obscurité, on a, du moins, réussi à débarrasser cette histoire du rôle légendaire de certain personnage, comme Esdras, ou de certaine institution, comme la grande Synagogue. Le canon de l'A. T. s'est formé peu à peu par l'adjonction au Pentateuque, qui en fut le premier noyau, des écrits des Prophètes et de quelques livres didactiques, recueils de psaumes et de maximes qui se réclamaient des noms vénérés de David et de Salomon. Les Juifs considérèrent ces écrits, depuis le jour où ils en furent en possession, non seulement comme une littérature nationale, mais aussi comme une littérature sacrée, c'est-à-dire comme une littérature d'origine divine ; la formation de leur canon des Livres Saints se fit par accroissements successifs et au fur et à mesure que les écrits paraissaient. Les auteurs sacrés étaient sans doute eux-mêmes les principaux garants de l'inspiration de leur œuvre, car si cette inspiration n'avait pas été reconnue dès l'origine, on ne voit guère comment elle aurait pu être constatée plus tard. En effet, aucune autorité extérieure n'intervint pour juger de la canonicité ou de la non-canonicité des écrits, et il n'est fait nulle part mention de critères déterminés sur lesquels aurait été basé un jugement de canonicité. C'est donc par la voix de la tradition que se fixa peu à peu le canon de l'A. T. chez les Juifs, et la première mention explicite d'un recueil de livres canoniques se rencontre vers 130 av. J.-C., dans l'avant-propos ajouté par le petit-fils de Jésus fils de Sirach à

[1] L. DESNOYERS, *Histoire du Peuple hébreu, des Juges à la captivité* : t. II, *Saül et David* (in-8 de x-350 p.) ; t. III, *Salomon* (in-8 de 432 p.) ; 70 fr. les deux vol. Il est regrettable que ces deux volumes ne soient pas couverts par un « Nihil obstat » et un « Imprimatur, » conformément aux exigences du canon 1385.

[2] L. DENNEFELD. *Histoire des livres de l'Ancien Testament.* Un vol. de 175 p., 12 f. Paris, Bloud et Gay.

la traduction grecque de l'Ecclésiastique composé par son aïeul. — On oppose souvent canon palestinien et canon alexandrin ; l'un plus restreint rejetant les deutéro-canoniques, et l'autre les accueillant tous indistinctement, quelles que soient leur époque et leur langue. C'est là, certes, un fait absolument indiscutable ; mais on aurait tort d'en conclure que le canon palestinien est le plus ancien et qu'il est le plus autorisé. Le véritable canon traditionnel est en réalité le canon alexandrin conforme à la version des LXX ; le canon restreint de Palestine est un canon artificiel qui dut s'élaborer au Ier siècle qui précéda notre ère sous l'influence de l'exclusivisme rabbinique. C'est alors que l'on exigea, pour reconnaître la canonicité d'un livre, des critères auxquels nul auparavant n'avait songé : la conformité rigoureuse avec la Thora, l'ancienneté de composition, la rédaction en Palestine et en langue hébraïque. Ce fut au nom de ces principes que l'on restreignit la liste des Livres inspirés transmise par la tradition, pour en exclure ceux qui furent appelés plus tard deutéro-canoniques.

Notre-Seigneur et les Apôtres ne dressèrent nulle part une liste des livres inspirés de l'A. T., mais ils les utilisèrent souvent, et s'ils ne les citèrent pas tous, c'est qu'ils n'en eurent pas l'occasion. On trouve ici et là dans le N. T. des allusions indéniables aux deutéro-canoniques ; la plupart des citations des proto-canoniques sont faites d'après les LXX, et c'est cette Bible avec son canon comprenant les deutéro-canoniques que les Apôtres léguèrent à l'Eglise. Aussi voyons-nous au IIe et au IIIe siècle la majorité des Pères et des écrivains ecclésiastiques utiliser livres et fragments deutéro-canoniques ; si parfois des Apocryphes sont utilisés, ici ou là, ce sont des cas isolés. Seuls au IIIe siècle Méliton de Sardes et Origène préludent aux hésitations du siècle suivant en n'acceptant comme livres inspirés que les vingt-deux livres du canon palestinien. Il est difficile de croire qu'ils ont adopté cette attitude en raison de leur polémique contre les Juifs ; mieux vaut penser, semble-t-il, qu'ils ont subi l'influence des Juifs comme la subirent au IVe siècle, parmi les latins S. Jérôme, S. Hilaire, Rufin, et parmi les Grecs S. Athanase, S. Cyrille de Jérusalem, S. Epiphane, Eusèbe de Césarée et S. Grégoire de Nazianze. Et pourtant, en ce même temps, où des noms illustres s'écartaient du grand courant traditionnel pour réduire les deutéro-canoniques au rôle de livre d'édification ou d'instruction, l'Eglise latine les faisait figurer nettement dans les premiers catalogues qu'elle dressait en Afrique, lors des conciles d'Hippone (393), de Carthage (397, 419), à Rome dans le décret de Gélase (492-496), que d'aucuns attribuent à Damase (382), et dans la lettre du pape Innocent Ier à S. Exupère de Toulouse (405). L'Eglise grecque ne dressait pas alors de liste, mais ses manuscrits, les versions issues de sa bible, les citations de ses Pères et de ses théologiens, et jusqu'au souci avec lequel certains, tout en n'acceptant pas les deutéro-canoniques, veillaient bien à ce qu'on ne les confondît pas avec les apocryphes proprement dits, sont là pour attester que dans son immense majorité, avec Chrysostome et Théodoret de Cyr et en Syrie avec Aphraate et S. Ephrem, l'Orient acceptait, lui aussi, comme inspirés les deutéro-canoniques. Aussi n'a-t-on pas lieu d'être surpris que le Concile *in Trullo* en 692 ait fait sien le canon de Carthage de 419. On vit néanmoins par la suite se manifester, toujours sous la même influence palestinienne, l'opposition aux deutéro-canoniques chez Léonce de Byzance († 543), S. Jean Damascène († 754) et Nicéphore de Constantinople († 829). En Occident, l'influence de S. Jérôme fut telle que l'opposition aux deutéro-canoniques, ou plus exactement à certains d'entre eux, se poursuivit pendant plusieurs siècles ; et même après la bulle d'Eugène IV en 1442 et le décret de Trente (8 avril 1546), on trouva des auteurs comme Sixte de Sienne († 1569), Lamy (1723) ou Jahn (1802) pour mettre quelque différence entre les proto-canoniques et les deutéro-canoniques. C'est pourquoi le Concile du Vatican répéta et confirma le 24 avril 1870 le décret du concile de Trente.

L'histoire du texte original de l'A. T. fournit à M. Dennefeld l'occasion de donner quelques précisions sur la langue et l'écriture hébraïques. Il était de mode autrefois, dans la seconde moitié du XIXe siècle, de refuser à priori toute composition du Pentateuque à Moïse, sous prétexte qu'aucune composition littéraire n'avait été possible aux Israélites avant le IXe siècle. Jamais affirmation rationaliste, — et cette constatation doit nous inciter nous-mêmes à la modestie et éveiller notre prudence, — n'a reçu des faits un plus formel démenti. La langue hébraïque écrite en caractères alphabétiques a, en dehors de la Bible, des documents qui remontent, non plus seulement aux VIIe-IXe siècles (calendrier de Gézer, inscription de Siloé, *ostraca* de Samarie, stèle de Mescha, roi de Moab), mais aux Xe-XIIIe siècles (inscriptions d'Abibaal et d'Elibaal de Byblos, inscription du sarcophage d'Achiram de Byblos) ; on a même dix inscriptions sinaïtiques qui datent d'environ 1500 av. J.-C., selon d'autres de 1600. Ainsi donc la cause est entendue. Aucun critique informé ne peut plus nier désormais que l'alphabet était en usage à l'époque de Moïse, et il est intéressant de noter que les plus anciens textes retrouvés l'ont été dans cette région même du Sinaï où Yahweh dicta sa Loi. Et tandis que les peuples les plus civilisés de l'Orient, Egyptiens et Assyro-babyloniens, allaient continuer à se servir encore, durant des centaines d'années, de systèmes compliqués comportant quelques centaines de signes, les Chananéens par l'analyse phonétique des sons de leur langue étaient parvenus à tout écrire avec vingt-deux lettres, dont la forme dérivait en grande partie, comme le montrent les inscriptions sinaïtiques, des hiéroglyphes égyptiens. Cette in-

vention de l'alphabet est un titre d'honneur incomparable pour le peuple chananéen. Accepté d'abord par tous les Sémites, son alphabet, par l'intermédiaire des Phéniciens, qu'on présente à tort comme en étant les inventeurs, est parvenu aux Grecs, par les Grecs aux Romains, et par ceux-ci à tous les autres peuples européens, qui l'ont unanimement adopté.

Quant à la forme des lettres de l'alphabet, elle s'est modifiée chez les Hébreux au cours des âges. L'écriture cananéenne des anciens livres a peu varié jusqu'à l'exil ; après, il n'en fut plus de même. L'écriture araméenne, plus facile à tracer, a remplacé peu à peu l'écriture cananéenne ; toutefois, à l'époque de la séparation d'avec les Samaritains, celle-ci prévalait encore et leur Pentateuque nous est parvenu dans cette graphie ; enfin l'écriture araméenne a fait place à son tour à cette écriture carrée à laquelle nous sommes accoutumés par nos Bibles modernes.

Il n'est pas sans utilité pour la critique textuelle de l'A. T. d'être initié quelque peu à ces questions de paléographie ; dans bien des cas le triple changement d'écriture permet de s'expliquer bien des fautes qui se sont glissées dans le texte original et de les corriger. Plusieurs corruptions sont dues manifestement à une confusion de lettres, et c'est tantôt l'une, tantôt l'autre de ces différentes écritures, dans lesquelles certaines lettres se ressemblaient, qui fournit l'explication la plus satisfaisante de ces erreurs (p. 69). Il convient également de ne pas oublier que si le texte hébraïque transmis par les écoles juives entre les IIe et VIIe siècles, sans qu'aucune comparaison méthodique ait présidé au choix du manuscrit adopté, a été préservé de toute corruption ultérieure et fixé dans son interprétation par la ponctuation massorétique, il n'en fut pas de même dans les siècles qui précédèrent l'ère chrétienne. Les fautes qu'on impute d'ordinaire si volontiers à ces pauvres copistes s'accrurent considérablement du fait que l'écriture changea successivement trois fois de forme, et en raison de l'absence de points-voyelles pour fixer l'interprétation du texte. Ajoutons enfin que le prix élevé des rouleaux contraignait à adopter une écriture en caractères très petits. Aussi y a-t-il un grand nombre de fautes d'écriture dans le texte de l'A. T. ; Delitzsch en a relevé plus de trois mille (p. 69, 70).

A côté de ces altérations plus ou moins involontaires du texte original, d'autres plus considérables encore y ont été introduites intentionnellement. On n'a pas hésité, pour adapter un texte ancien aux besoins actuels et le rendre plus intelligible, à remplacer des mots et des formes archaïques par des mots et des formes plus modernes. Dans le même but on a substitué à certaines expressions des synonymes, ajouté un pronom, suppléé un sujet, remplacé une construction par une autre, des noms inconnus par des noms connus. On est même allé parfois jusqu'à gloser le texte primitif jugé trop laconique ou trop obscur ; une comparaison du texte qu'eurent sous les yeux, aux IIIe et IIe siècles avant notre ère, les traducteurs des LXX avec le texte massorétique est tout à fait instructive à cet égard, en particulier pour les livres de Samuel et le livre de Jérémie. On voit par là ce qu'il convient de penser de l'assertion de l'historien juif Josèphe relative au texte des Livres Saints : « Personne n'a osé rien y ajouter, rien en retrancher, rien y changer. » Son affirmation pouvait être vraie pour son époque, où l'on avait déjà le culte de la lettre ; elle ne l'était certainement pas pour les siècles antérieurs, et les transformations auxquelles avaient été parfois exposées les Ecritures remontaient si haut dans bien des cas qu'on en avait déjà perdu totalement le souvenir (p. 71-75).

Ce sont là tout autant de données qui expliquent la nécessité d'une étude critique sérieuse du texte original de l'A. T. et en font ressortir les multiples difficultés. Nous ne voudrions pas néanmoins qu'il puisse résulter de cet exposé une sorte de mésestime à l'égard du texte hébreu. Si Dieu n'a pas fait de miracle pour le préserver de nombreuses et grandes altérations, ce texte n'en demeure pas moins pour nous la parole divine, et quant au fond il est demeuré suffisamment exact; si son intégrité critique laisse beaucoup à désirer et si parfois les versions anciennes, surtout celle des LXX, ont souvent de meilleures leçons, *son intégrité dogmatique n'a pas souffert au cours des âges.*

Dans la troisième partie du livre, consacrée aux versions, les deux chapitres sur la version grecque des LXX et sur les versions latines retiendront surtout, comme il convient, l'attention des lecteurs. Avec les mêmes qualités d'information étendue, d'exposition claire et précise, M. Dennefeld dit tout ce qu'il faut savoir d'essentiel sur l'origine, la valeur, le caractère, le rôle, l'importance et la date de chacune de ces versions. Les érudits trouveront également les renseignements indispensables sur les autres versions anciennes et sur les versions modernes dans les pages 140-166.

En résumé, l'*Histoire des livres de l'A. T.* de M. Dennefeld est un excellent manuel de vulgarisation vraiment solide et nous lui souhaitons tout le succès qu'il mérite.

* *

C'est au même auteur que nous sommes redevables d'une étude d'ensemble sur le Messianisme. Déjà il avait eu l'heureuse idée de publier en brochure l'article qu'il avait consacré au Judaïsme biblique dans le *Dictionnaire de Théologie*[1], fournissant ainsi à tous ceux qui désirent connaître le cadre dans lequel a prêché Jésus quelques notions absolument indispensables sur la vie politique, religieuse, sociale et intellectuelle des Juifs depuis le retour de la captivité jusqu'à la catastrophe de l'an 70 ap. J.-C. Il a voulu cette

[1] *Le Judaïsme biblique*, in-12 de 178 p., 6 f. 50 ; Paris, Letouzey.

fois rendre aux exégètes et surtout aux théologiens un service plus important encore, en éditant à leur intention, avec les remaniements jugés nécessaires, l'article sur le Messianisme qu'il avait composé pour la même encyclopédie [1]. Il a comblé ainsi pour nous, Français, une véritable lacune et on ne saurait trop lui en savoir gré.

M. D. prend le messianisme dans sa plus large acception. Ainsi envisagé, le messianisme ne comporte pas seulement l'attente d'un Messie personnel, il exige aussi l'attente du règne de Dieu et son établissement parmi nous. A l'instauration de ce règne de Dieu parmi tous les hommes et non seulement parmi les seuls Juifs, préparera la religion d'Israël, et plus tard le Judaïsme. C'est déjà de cette manière que M. Touzard avait étudié le messianisme dans son article *Juif (Peuple) dans l'A. T.*, du *Dictionnaire Apologétique* [2], et c'est de cette seule façon qu'il convient de l'étudier si l'on veut en donner une physionomie exacte et en faire en apologétique un argument irrésistible. En effet, à considérer les oracles de façon fragmentaire, on peut toujours discuter sur tel ou tel détail d'un texte ou épiloguer sur son époque avec plus ou moins de raison, tandis que si l'on considère l'ensemble, — qu'il s'agisse du royaume messianique sur terre ou de sa consommation à la fin des temps, qu'il s'agisse du Messie, agent préposé à l'établissement du royaume et juge désigné pour l'époque de la consommation finale, — on ne peut résister à l'impression, qui va se fortifiant de siècle en siècle, que seule l'Eglise catholique et son divin fondateur N.-S. Jésus-Christ ont réalisé dans leur substance éternelle et jusque dans leurs moindres nuances spirituelles les oracles divins. Sans doute, pour celui qui ne sait pas dégager l'or pur de la gangue qui l'entoure, les oracles de l'Ancien Testament avec leur contenu matériel et terrestre semblent difficilement annonciateurs d'un royaume et d'un Messie purement spirituels. Il n'en est plus de même si de la lettre on s'élève jusqu'à l'esprit : on voit alors que l'accord le plus parfait existe entre l'attente des Israélites et le salut des chrétiens. Les éléments matériels et terrestres des oracles messianiques n'en étaient que des éléments secondaires. S'ils furent indispensables en ce temps-là pour rendre accessible à l'esprit charnel des Juifs l'attente d'un salut spirituel, ils devaient un jour, comme le Judaïsme lui-même, devenir caducs et disparaître au moment où les révélations du Nouveau Testament sur l'autre vie feraient apparaître comme infime toute aspiration nationale et matérielle (p. 276, 297).

Seulement, on voit par là combien vaste et délicate était l'enquête à laquelle devait se livrer M. D. pour retracer dans son développement historique et théologique un messianisme ainsi compris. Il lui fallait avec les premiers chapitres de la Genèse remonter aux origines mêmes de l'humanité et ne pas se contenter d'interroger seulement les Prophètes proprement dits, mais encore certains passages du Pentateuque, du second livre des Rois, divers Psaumes, voire même quelques extraits de Tobie, de Judith, du Ier livre des Macchabées et de l'Ecclésiastique. Et si l'on est tant soit peu au courant des questions exégétiques, on voit de suite la multitude de problèmes avec lesquels il se trouva aux prises : problèmes de critique textuelle, problèmes de critique littéraire, et parmi ces derniers quelques-uns sont, on doit le reconnaître en toute loyauté, d'une importance exceptionnelle : tels, ceux qui concernent l'exégèse de la seconde partie d'Isaïe, l'exégèse et la date de Zacharie IX-XIV, l'interprétation du livre de Daniel. Si, pour Isaïe, la Commission Biblique a orienté l'exégèse catholique, elle n'a donné son sentiment ni sur Zacharie, ni sur Daniel. Et alors que la tradition et l'enseignement catholiques ont généralement considéré le livre de Daniel comme une prophétie, d'autres y ont vu « la première et la plus parfaite des Apocalypses juives [1]. » Il n'est donc pas étonnant que sur un sujet aussi vaste, aussi délicat pour la chronologie, l'exégèse et la théologie, où il s'agit de maintenir les opinions traditionnelles jugées autorisées sans pourtant négliger les difficultés légitimes soulevées par la critique, M. D. ait été amené à sacrifier peut-être parfois à un excès de littéralisme, ou à adopter certaines interprétations qui semblent difficilement conciliables, à première vue, avec l'inerrance prophétique. Nous pensons qu'il convient de lui faire crédit. Comme l'écrivait un de ses juges [2], le R. P. Calès, sa pensée « *n'est aucunement suspecte.* » Laissons-lui le temps de la mûrir et de l'approfondir de nouveau, et au lieu de l'essai consciencieux et, disons le mot, courageux, d'aujourd'hui, nous aurons de lui dans une édition subséquente une vue d'ensemble à la fois exégétique et théologique sur le Messianisme, qui tiendra compte des moindres desiderata et donnera, nous osons l'espérer, toute satisfaction.

Cette réserve faite, parlons de l'œuvre présente et constatons tout d'abord le travail préliminaire énorme qu'elle suppose. Il n'est pas un livre, pas un article concernant son sujet que M. D. ait négligé, pas une opinion qu'il n'ait exposée avec loyauté et discutée avec courtoisie. Doué d'un sens critique averti, il sait, à l'occasion, découvrir rapidement le point faible d'une théorie textuelle ou d'une hypothèse littéraire. Sa façon de procéder est, en soi, de tous points recommandable : vérifier d'abord l'authenticité d'un oracle, en établir ensuite le texte exact, puis en étudier le contenu en dégageant tout d'abord le sens littéral selon le contexte, l'époque et le milieu. On peut suivre ainsi pas à pas les progrès de la révélation messianique, en saisir la valeur absolue,

[1] *Le Messianisme*, in-12 de 300 p., 20 f. ; Paris, Letouzey.
[2] Tome II, col. 1614-51.

[1] Cf. Lagrange, *Les Prophéties messianiques de Daniel*, dans *Revue biblique* 1904, p. 494.
[2] Cf. *Recherches de Science religieuse*, 1930, p. 91.

en souligner les contingences dues à l'ensemble des conceptions juives. Ceux qui chez nous médisent encore parfois de la critique appliquée aux Saintes Ecritures, parce qu'ils ne se souviennent que de ses méfaits, feront bien, pour se réconcilier avec elle, de lire certaines pages du volume de M. D. Ils se rendront compte alors que la critique textuelle judicieusement utilisée fortifie la valeur de l'argument messianique, et que sans la critique littéraire, conduite suivant les principes d'une saine méthode, il serait souvent impossible de réduire à néant des hypothèses littéraires dont on aperçoit le mal fondé et qui s'écroulent comme châteaux de cartes sous les coups d'une argumentation qui sait, pour les combattre, recourir aux mêmes procédés.

On ne saurait nous demander d'indiquer ici tous les points de vue adoptés par M. D. sur les oracles messianiques. Nous allons nous borner à quelques indications qui viseront plus à stimuler la curiosité du lecteur qu'à la satisfaire à proprement parler. A l'aide d'Ezéchiel, XXI, 27, M. D. complète d'heureuse manière la prophétie de Jacob. Dans le prophète tel que Moïse que Dieu devait susciter du milieu de son peuple (Deut., XVIII, 15), M. D. se refuse à reconnaître un prophète particulier ; il n'y voit qu'une lignée de prophètes par lesquelles Yahweh devait au cours des siècles entrer en communication avec Israël (p. 32) ; il rejette le sens messianique de l'oracle de Balaam (p. 35). Le rôle messianique du saint Roi David est parfaitement mis en lumière. C'est sous lui que le messianisme atteignit son apogée ; les psaumes II et CIX donnent la première description un peu détaillée du Messie. Puis de David jusqu'aux prophètes proprement dits, l'espérance messianique apparaît à l'état rudimentaire ; ce n'est qu'à partir d'Amos qu'elle va en se développant et en se précisant de façon continue et quasi systématique. Tout en travaillant pour le présent, afin de ramener dans le droit chemin les Israélites trop souvent égarés, les grands voyants d'Israël préparent un avenir qu'ils ne connaîtront pas ; ils ne sont que les échos fragmentaires d'une révélation qui ne devait trouver sa plénitude et sa réalisation que dans le Verbe incarné (Hébr., I, 1-3). Dès avec Amos (IX, 11-15) apparaît, malgré un châtiment qui semble définitif, le relèvement brillant réservé à la maison de Jacob ; même note dans Osée, car la miséricorde de Dieu triomphera de sa colère. Puis vient Isaïe, le plus grand des anciens prophètes, celui qu'on a pu dénommer si justement l'Evangéliste de l'Ancien Testament, le chantre de la conception virginale, de l'Emmanuel, du Serviteur de Yahweh souffrant [1]. C'est dans Isaïe que sont le mieux décrits le règne et la personne du Messie sous leurs divers aspects ; les Juifs dont il fera le bonheur et la gloire viendront se ranger sous son sceptre, mais les païens accourront eux aussi sous son étendard, et les dispersés d'Israël reviendront (XI, 1-9 ; II, 2-4 ; XIX, 16-25). Le contemporain d'Isaïe, Michée, dans les chapitres IV et V, dont M. D. maintient l'authenticité substantielle, fait sortir de Bethléem le Messie, roi puissant de souche davidique ; il trahit sa connaissance de l'oracle fameux d'Isaïe par son allusion au maintien de l'oppression israélite jusqu'au jour où celle qui doit enfanter enfantera ; il se complaît dans une description des temps messianiques qui paraît un véritable âge d'or : la Palestine et le monde entier seront sans idoles et sans vices ; il n'y aura plus de forteresse, plus de soldat ; Yahweh sera le soutien de tous ; la pratique de la vraie religion apportera la paix à tous les peuples qui monteront en pèlerinage sur la colline de Sion. (Les Voyants d'Israël n'ont pas attendu, comme on le voit, nos modernes politiciens pour rêver de la paix et en vanter les bienfaits et il serait bon de ne pas oublier, en notre XX^e siècle, à quelles conditions il ont cru leur rêve réalisable). Avec Sophonie, nous entendons des oracles où prédomine le ton eschatologique, on y décrit le jour de Yahweh, tandis que Jérémie, tout en envisageant le salut d'Israël, fait reposer son espoir pour l'avenir non pas sur ceux qui sont restés au pays, mais sur les déportés. Au milieu d'eux Yahweh suscitera à David un germe juste (XXIII, 1-8), faisant ainsi écho à Isaïe XI, 1 ; Israël reviendra, une alliance nouvelle sera conclue (XXXII, XXXIII) et les chap. XXX et XXXI font à leur tour une description magnifique de cette ère messianique où Yahweh sera connu de tous et honoré d'un culte intérieur par les païens comme par les Juifs. Le culte ne sera plus ce culte formaliste qu'il fut trop souvent autrefois ; il sera précédé d'une transformation des âmes, qui les préparera à l'intimité divine ; nous avons ainsi en Jérémie une conception messianique hautement spiritualiste alliée au plus large universalisme. Puis ce sont les oracles d'Ezéchiel, dont l'authenticité substantielle est maintenue, que M. D. passe en revue pour faire remarquer que tout en contenant plusieurs idées nouvelles, ils ne diffèrent pourtant pas pour le fond de ceux des prophètes pré-exiliens ; il refuse donc de voir en lui le père de l'Apocalyptique (p. 121). Il profite ensuite de la latitude laissée, semble-t-il, par la Commission biblique [1] pour interpréter dans le cadre de l'exil, à la suite de M. Touzard [2], les chapitres XL-LV, XIII-XIV, XXXIV-XXXV (p. 125), et montre clairement que le véritable serviteur de Yahweh ne peut être que le Messie tout à la fois libérateur d'Israël et législateur des païens (p. 131) ; il expose (p. 168-171) les problèmes d'ordre littéraire et historique que soulève le livre de Daniel et donne à ce propos, en quelques alinéas, les caractéristiques du genre apocalyptique, puis

[1] A son propos, M. D. expose (p. 60-63) une interprétation de la prophétie de l'Almah contre laquelle s'éleva vivement le P. Calès dans les *Recherches de Science religieuse* (1927, p. 314-316). Son nom n'eût donc plus dû figurer (p. 250, note 4) parmi ceux qui partageaient le sentiment de l'auteur.

[1] Décision du 29 juin 1908, art. III : *Enchiridion biblicum*, n° 289.

[2] Cf. *L'âme juive au temps des Perses*, dans *Revue biblique* 1917, p. 121.

fournit une interprétation des oracles ; enfin, il recueille dans les psaumes exiliens et post-exiliens, dans quelques livres comme Tobie, Judith, le Ier des Macchabées et l'Ecclésiastique, les derniers traits épars qui achèvent de compléter son esquisse du messianisme d'après les livres canoniques.

Et néanmoins, malgré l'immensité de la tâche accomplie, M. D. n'en veut pas rester là. Il désire savoir quelle opinion se faisaient du Messie, de son royaume et de son règne, les antécédents immédiats de Jésus ; quelle opinion aussi s'en firent après Jésus les Docteurs et les Rabbins. Il se livre donc dans les chap. VI et VII à un inventaire de la littérature apocryphe et de la littérature rabbinique, inventaire qui rappelle, sous une forme plus modeste mais non moins critique, *Le messianisme chez les Juifs de l'an 150 av. J.-C. à l'an 200 ap. J.-C.* du R. P. Lagrange.

Un travail de ce genre, portant sur tant de siècles et sur une littérature aussi abondante et aussi dispersée, appelait une synthèse. M. D. l'a dressée dans la seconde partie de son volume. Il y a consacré les chapitres I et II pour esquisser les traits principaux du messianisme, en indiquer l'origine, en décrire le développement. Un troisième chapitre étudie le messianisme en dehors d'Israël et fait bon marché soit du messianisme des Babyloniens, soit de celui de Virgile. Le dernier chapitre montre la réalisation du messianisme d'Israël dans Jésus-Christ notre Sauveur et dans l'Eglise qu'il a fondée.

III. — Nouveau Testament

Dans la collection « *La Vie chrétienne,* » M. l'abbé Jacquier a fait pour le Nouveau Testament le même travail de vulgarisation claire et scientifique que fit M. Dennefeld pour l'Anc. Test. dans la « *Bibliothèque catholique des Sciences religieuses.* » Il a intitulé son volume : *La Parole de Dieu* [1]. Ce titre est inexact : la parole de Dieu n'est pas contenue dans le seul N. T., mais aussi dans l'Ancien. Il est aussi quelque peu trompeur, et en achetant le volume bien des lecteurs croiront se procurer un livre sur la révélation ou sur l'enseignement de Jésus ; or, rien de tout cela ne se trouve dans cet ouvrage. Par contre, il se lit facilement, agréablement, parce qu'il a été conçu et écrit par un maître qui domine son sujet et a été habitué, par une pratique déjà longue de l'enseignement, à la clarté et à la précision dans l'exposition.

Ce livre est divisé en deux sections. La première retrace l'histoire de l'élaboration, de la formation et de la définition du canon du N. T. et se termine par quelques indications sur les Ecritures des hérétiques, sur le canon néo-testamentaire des Eglises dissidentes d'Orient et d'Occident. De cet exposé il résulte que le criterium de l'inspiration pour les livres du N. T. a été triple : leur origine apostolique, leur conformité avec la doctrine traditionnelle, leur réception dans toute l'Eglise. Bientôt les livres tenus pour inspirés ont été rassemblés en deux collections appelées Εὐαγγέλιον et Ἀπόστολος. La première contenait nos quatre Evangiles, le « *Tétramorphe,* » suivant l'expression de S. Irénée ; la seconde groupait les Actes des Apôtres, les épîtres pauliniennes, les épîtres de S. Pierre, de S. Jude et la première de S. Jean. Dans quelques églises, on y ajoutait l'épître aux Hébreux, celle de S. Jacques, les deux épîtres de S. Jean. Quant à l'Apocalypse reçue d'abord dans toute l'Eglise, elle fut ensuite rejetée en Orient pour des motifs d'ordre doctrinal. La formation de ces deux collections fut le résultat, non d'une décision officielle de l'Eglise, mais plutôt d'une sorte d'entente tacite entre les églises de la chrétienté. L'accord sur tous les livres qu'on devait tenir pour inspirés ne se fit qu'assez tardivement. Alors que l'Eglise latine fut en possession dès le Concile de Carthage (419) d'une liste définitive des écrits du N. T. que devaient consacrer de leur autorité les Conciles de Trente et du Vatican, dans les Eglises d'Orient, au contraire, l'accord ne s'est jamais établi définitivement et, aujourd'hui encore, elles n'ont pas toutes le même canon du N. T.

Cette première section, l'histoire du canon, a été exposée par bien des auteurs et dans bien des ouvrages. On la trouve substantiellement identique et avec des développements plus ou moins considérables dans les auteurs d'Introduction au N. T., dans les Manuels bibliques, dans les articles de nos grands Dictionnaires. La seconde section du livre de M. Jacquier sera plus nouvelle pour beaucoup de lecteurs. Il y est traité, et toujours avec simplicité, sans aucun étalage d'érudition, des matières sur lesquelles furent écrits les livres du N. T., des 170 mss. onciaux, des 2.326 mss. minuscules, des lectionnaires, des papyrus qui nous ont transmis le texte en totalité, ou mieux, le plus souvent, en portions plus ou moins importantes, n'excédant pas parfois, comme dans certains papyrus, quelques versets. L'inventaire des mss. est suivi de celui des anciennes versions et de quelques indications sur les citations néotestamentaires des Pères et des Ecrivains ecclésiastiques. Tous ces divers documents révèlent bien des variantes ; M. Jacquier en indique les causes, il montre comment on doit les apprécier, comment on peut les corriger, comment il faut les utiliser pour répartir en familles le texte du N. T. On distingue d'ordinaire trois familles ou trois types de texte : le texte occidental, le texte alexandrin et le texte antiochien. Le texte occidental est très ancien ; nous le retrouvons dans des documents du IIe siècle, il n'est pas homogène et se caractérise par des additions, des omissions, des variantes de termes, des paraphrases et des interpolations. Pour ces divers motifs sa valeur est très discutée. Le Codex de Bèze en est le prin-

[1] E. Jacquier, *La Parole de Dieu.* Un vol. in-16 de 270 p., 12 f. ; Paris, Grasset.

cipal représentant pour les Evangiles et pour les Actes des Apôtres ; on le retrouve aussi à la base des anciennes versions syriaques Sinaïtique et Curetonienne, et comme il était aux IIe et IIIe siècles répandu dans tout le monde chrétien, c'est tout à fait à tort qu'on le qualifie d' « occidental. » Quant au texte alexandrin que l'on retrouve généralement, sauf pour quelques variantes, dans nos deux principaux mss., le *Sinaiticus* et le *Vaticanus*, plus on l'examine et plus il s'avère comme étant habituellement le meilleur. On doit le prendre pour base d'une édition critique, sans négliger néanmoins les leçons anciennes et bonnes qu'on peut à l'occasion recueillir soit dans le texte occidental ou dans le texte antiochien, soit dans les versions.

D'ailleurs, en ce qui concerne l'établissement du texte du N. T., que nos lecteurs ne s'alarment pas ! La question qui se pose est purement et simplement une question de critique textuelle ; elle n'intéresse en rien le dogme chrétien, attesté dans le N. T. par des textes authentiques qui, eux, sont indiscutés. Laissons donc en toute tranquillité les critiques poursuivre leur tâche ; elle est loin d'être terminée. Longtemps encore, ils discuteront pour savoir quel est en soi le meilleur texte et à quelle variante il faut parfois donner la préférence dans tel ou tel verset. Qui sait même si de nouveaux documents, si les recherches patientes de quelque savant de génie ne viendront pas modifier un jour ou l'autre les positions du problème ?

Quoi qu'il en soit de l'avenir, convenons que M. Jacquier était bien préparé par son volume sur l'*Histoire du texte du N. T.* pour retracer cette vue d'ensemble, et le grand public ecclésiastique et laïc lui saura gré d'avoir mis à sa portée ces intéressantes et importantes questions.

* *

Le public de nos étudiants ne gardera pas moins de reconnaissance à MM. Vogels et Viteau.

Le professeur de l'Université de Bonn, auquel nous sommes déjà redevables d'une édition critique catholique du N. T., a publié pour eux 51 pages de manuscrits et 3 pages de livres imprimés [1]. Le but poursuivi par l'auteur ne fut pas, on le conçoit aisément, un but de simple curiosité scientifique ; il a voulu avant tout et par dessus tout atteindre un résultat pédagogique. Par l'examen détaillé et minutieux de ces pages, il s'est efforcé d'initier les élèves de nos séminaires ou de nos Facultés à la lecture des anciennes écritures, moins pour faire d'eux des paléographes de profession que pour les amener à utiliser par la suite leurs connaissances paléographiques pour mieux comprendre et, à l'occasion, résoudre avec plus de bonheur et de sécurité certains problèmes de critique textuelle. Il y en a, en effet, qui n'ont d'autre origine que la disposition du texte dans les mss. ou la forme des lettres, d'où des liaisons défectueuses, des confusions regrettables de lettres. Saisir la genèse d'une variante est un élément important pour en apprécier la valeur.

Le choix des pages manuscrites ou imprimées qui ont été reproduites dans ce recueil, avec une perfection typographique vraiment remarquable, a été fait avec un rare bonheur. Après deux exemplaires de textes sur papyrus, on voit successivement défiler des pages de nos principaux onciaux grecs, de nos anciennes versions (syriaques, coptes, arménienne, latine), de nos premières Bibles imprimées. Plutôt que de multiplier les types d'écriture en divisant la page en deux ou en ne reproduisant que quelques versets, M. Vogels a préféré reproduire la page entière du manuscrit, pour donner à l'étudiant une représentation aussi exacte que possible du manuscrit lui-même avec ses additions et ses corrections successives, avec ses annotations et ses commentaires en marge et dans le texte.

Une courte introduction (p. 5-13) donne toutes les indications désirables pour tirer le maximum de profit de la page reproduite : nom, no de cotation ou sigle, âge du manuscrit ; partie du texte biblique reproduit, ses caractéristiques paléographiques et critiques ; le nom de l'auteur ou des auteurs qui ont le mieux étudié cette page, avec référence aux volumes ou revues auxquels il convient de se reporter.

Bien des textes reproduits dans ce recueil ne l'avaient pas encore été jusqu'à ce jour. Aussi convient-il de considérer le travail de M. Vogels comme le meilleur manuel de paléographie néotestamentaire que nous ayions en notre possession ; nous ne saurions trop en recommander l'usage aux professeurs de nos séminaires et aux élèves de nos Universités.

* *

C'est également à leur intention que M. Viteau a publié des *Morceaux choisis du N. T.* [1], au moment où il allait quitter cette chaire de grec biblique qu'il occupait avec tant d'autorité. Lui aussi a dû déplorer, comme tant d'autres, l'ignorance du grec chez des séminaristes ou des jeunes prêtres fréquentant nos Universités, et, chez ceux-là mêmes qui ont fait des études de latin-grec, la méconnaissance assez fréquente des particularités du grec néo-testamentaire. Pour cette catégorie d'élèves, l'archevêque de Salamine, Mgr Jaquet, a publié une *Grammaire du grec du N. T.* qui étudie la Koinè en fonction du grec classique, signalant les différences et les ressemblances dans la morphologie et la syntaxe. Les *Morceaux choisis* de M. Viteau semblent un utile complément de cette grammaire. Les passages du N. T.

[1] *Codicum Novi Testamenti Specimina. Paginas 51 ex codicibus manuscriptis et 3 ex libris impressis collegit ac phototypice repræsentatas edidit Henricus Jos. VOGELS, S. theol. doctor et in universitate Bonnensi professor p. o.* Bonnæ 1929. Sumptibus P. Hanstein.

[1] J. VITEAU. *Morceaux choisis du Nouveau Testament.* Texte grec revu et annoté. Un vol. in-8 cartonné de 169 p., 9 f. 50 ; Paris, de Gigord.

ont été choisis de manière à faire lire dans leur texte original les événements principaux de la vie de N.-S. et quelques passages importants des Actes, des épîtres et de l'Apocalypse. Et bien que le titre porte : *Morceaux choisis du N. T.*, à la fin du volume ont été ajoutés quelques extraits de l'Ancien : I Macch., I, 1-9 ; III, 1-9 ; II Macch., XII, 38-45 ; Sap., IV, 7-V, 6 ; VII, 17-30 ; Eccli., XXIV, 1-30. Des notes mises au bas des pages aident à l'intelligence du texte, et un lexique explique plus en détail certains mots (p. 160-167). Une introduction donne avec clarté et précision quelques notions indispensables sur la nature de la langue, l'intelligence et l'étude du texte du Nouveau Testament.

A la fin de cette Introduction, M. Viteau nous fait vraiment plus pauvres que nous ne le sommes en réalité. Il écrit, p. 19 : « Il nous manque : un texte, une grammaire, un dictionnaire et une synopse pour le N. T. grec. » En nous plaçant au simple point de vue catholique, nous nous permettons de rappeler à ceux de nos lecteurs que cette remarque pourrait étonner, que nous avons dans Vogels une édition critique du texte du N. T. qui nous dispense de recourir désormais à Nestle[1] ; — qu'outre la *Grammaire du grec du N. T.* déjà signalée ici-même (1928, p. 631), nous avons la *Grammaire du grec biblique* que publia, en 1927, le P. Abel[2] ; — qu'une *Synopsis evangelica græce* fut publiée en 1926 par les PP. Lagrange et Lavergne[3]. Sans doute, nous n'avons pas encore de Dictionnaire du grec biblique ou de Dictionnaire du N. T. qui soit rédigé en français ; nous avons toutefois le *Lexicon græcum* du P. Zorell, dont une nouvelle édition complètement remaniée vient de paraître chez l'éditeur Lethielleux.

* *

C'est une sorte d'introduction aux livres du N. T. que nous avons dans le tome Ier de l'*Histoire de la littérature grecque chrétienne* de M. Aimé Puech, membre de l'Institut, professeur à l'Université de Paris. L'ouvrage complet, qui a été conçu sur un plan analogue à celui de l'*Histoire de la littérature latine chrétienne* de M. de Labriolle, comprend trois volumes ; le tome II étudie la littérature des IIe et IIIe siècles ; le tome III, celle du IVe siècle[4].

Pendant longtemps l'histoire de l'ancienne littérature chrétienne fut écrite exclusivement par des théologiens ; Bardenhewer, Batiffol, Tixeront ont composé des traités ou des Précis qui sont dans toutes les bibliothèques et ont rendu et rendent encore de signalés services. Désormais, des laïcs de plus en plus nombreux s'intéressent à nos livres saints et aux traités des Pères et des écrivains ecclésiastiques, et l'on peut en être heureux quand on les voit aborder l'étude de l'ancienne littérature chrétienne après une préparation de plus de 40 ans, comme fait M. A. Puech, et avec les dispositions d'esprit dont témoignent les lignes suivantes : « Quand nos documents ne parlent pas un langage assez positif, j'essaierai de ne pas me départir de la prudence qui convient. Je crois cependant que bien des difficultés, même parmi les plus complexes, se simplifient en quelque mesure si l'on apporte à les examiner un peu de bon sens, le moins qu'on peut de présomption, le plus qu'on peut d'impartialité » (p. 3).

Si, en ce qui concerne le Nouveau Testament (car le tome Ier seul nous préoccupe ici), nos positions catholiques diffèrent parfois assez notablement de celles préconisées par M. Puech, c'est du moins pour nous un devoir d'élémentaire loyauté de dire à tous les lecteurs de l'*Ami* que M. Puech ne saurait être confondu avec M. Couchoud. Son livre est celui d'un savant, d'un savant respectueux des croyances, et M. Puech est un esprit bien trop ferme, bien trop pondéré pour se laisser prendre aux rêveries décevantes du mythisme. Il est, dès les premières pages de son livre, particulièrement sévère pour M. Couchoud, dont il déclare la thèse « *insoutenable* » (p. 17, n. 1) ; il ne juge même pas opportun de la réfuter, car pour lui le christianisme est tout entier l'œuvre de Jésus et ce fut une des plus grandes aberrations de la critique que d'avoir voulu imaginer un christianisme sans Jésus.

Est-ce à dire pourtant que son Nouveau Testament puisse être mis entre toutes les mains, au même titre que l'un de nos Manuels d'Ecriture Sainte ? Evidemment non. Beaucoup de conclusions adoptées ou suggérées par M. Puech ne cadrent pas avec celles qu'imposent plus ou moins aux catholiques les décisions de la Commission Biblique ou l'enseignement communément admis. Nous aurions en particulier des réserves à faire pour les questions d'historicité et d'authenticité. Ainsi M. P. admettrait dans le récit des Actes la possibilité de véritables inexactitudes, il ne voit dans les discours qui y sont contenus que des compositions libres, analogues à celles que les historiens profanes de l'antiquité introduisaient si volontiers dans leurs œuvres. Les discours du IVe Evangile ne seraient ni authentiques, ni historiques ; composés vers la fin du Ier siècle par un disciple anonyme, ils interpréteraient la pensée de S. Jean. Les Epîtres pastorales, l'épître aux Hébreux, l'Apocalypse, les Epîtres catholiques, sont également considérées comme inauthentiques ; toutefois M. P. est moins catégorique pour la Ire épître de S. Pierre et l'épître de S. Jacques. — En outre, il convient de faire remarquer que la bibliographie, conçue dans un esprit de large tolérance, met sur le même pied tous les ouvrages

[1] *Novum Testamentum græce et latine.* Textum græcum recensuit, apparatum criticum ex editionibus et codicibus manuscriptis collectum addidit... Henr. Jos. VOGELS ; Düsseldorf, L. Schwann. L'ouvrage se vend en deux volumes ou en un seul, au gré de l'acheteur, broché ou relié toile.

[2] *Grammaire du grec biblique*, suivie d'un choix de papyrus, par le P. F.-M. ABEL, O. P. ; Paris, Gabalda. Voir *Ami* du 13 sept. 1928, p. 631-328.

[3] Paris, Gabalda. Voir *Ami* 1927, p. 234.

[4] *Histoire de la Littérature grecque chrétienne depuis les origines jusqu'à la fin du IVe siècle.* Tome Ier : *Le Nouveau Testament*, par Aimé PUECH, membre de l'Institut, professeur à l'Université de Paris. Un vol. in-8 de 500 p., 30 f. ; Paris, Société d'édition « *Les Belles Lettres*, » 95, boulev. Raspail.

cités, qu'ils soient catholiques ou rationalistes. Les PP. Cornely et Lagrange, M. Jacquier y voisinent avec MM. Goguel, Guignebert et Loisy. — Si, pour ces divers motifs, un tel ouvrage ne saurait être laissé entre les mains des séminaristes, par contre il sera d'un réel profit, grâce aux remarques d'ordre linguistique et littéraire qu'il contient, pour les lecteurs dûment avertis et déjà formés. Ceux-là seront capables de séparer l'ivraie du bon grain, et nous ne craignons pas d'affirmer que leur moisson sera des plus fructueuses. Ils aimeront en M. Puech ce sens de la modération qui lui fait éviter avec un égal bonheur les théories exclusives et les opinions exagérées. Quand il remarque, par exemple, des affinités verbales entre la foi chrétienne et le mysticisme hellénique, il n'en déduit pas tout aussitôt un rapport de filiation entre le christianisme et les mystères païens. Ils apprécieront aussi, nous n'en doutons pas, la clarté de la langue et la beauté du style, et il est opportun et désirable que quelques-uns d'entre nous voient comment se posent, pour ceux qui ne sont pas des nôtres, les problèmes néo-testamentaires, quelles difficultés particulières ils soulèvent à leurs yeux et quelles solutions il convient d'envisager.

* *

Concrétisé dans la personne du Christ, le problème de Dieu devient un objet d'histoire. Ainsi envisagé, il n'appartient plus à la seule philosophie, il relève aussi, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la critique documentaire. Toutefois, même en présence des pièces les plus dignes de foi aussi bien au point de vue littéraire qu'au point de vue historique, on trouve de nos jours des savants assez peu « *libres* penseurs » pour subir docilement le joug de postulats philosophiques érigés en axiomes et refuser de s'en rapporter au témoignage des textes les plus authentiques et les plus dignes de foi, si ce témoignage implique une ombre de surnaturel dans les paroles ou dans les actes ; c'est alors qu'on distingue le Christ de la foi du Christ de l'histoire, quand on ne va pas même jusqu'à reléguer ce dernier, auquel le rationalisme contemporain laisse une physionomie vraiment trop étriquée, dans le domaine du mythe, comme fit ces années dernières M. Couchoud.

C'est pour essayer de gagner à la cause de Jésus des auteurs qu'aveuglent les préjugés d'une fausse science ou d'une vaine philosophie, que M. Lepin, dont l'activité littéraire s'est affirmée ces années dernières avec une rare maîtrise, a écrit son volume sur *Le Christ Jésus, son existence historique et sa divinité* [1].

L'ouvrage se divise en trois parties : l'existence historique de Jésus de Nazareth, Jésus Messie, Jésus Fils de Dieu.

La première partie, après quelques détails sur les conceptions mythologiques de certains assyriologues (Jensen, Virolleaud) ou les rêveries de quelques savants (Smith, Robertson, Drews), vise avant tout à exposer et à réfuter le *Mystère de Jésus* de M. Couchoud. Ce volume parut en 1924 ; le P. de Grandmaison en esquissait peu après la réfutation, dès 1925, dans son opuscule : *Jésus dans l'histoire et dans le mystère,* et nous consacrions dans l'*Ami* notre Bulletin du 26 nov. 1925 p. 753-762) à l'étude du problème de l'historicité de Jésus. Cette question est de nouveau envisagée aujourd'hui sous tous ses aspects et dans ses moindres détails par M. Lepin, et elle est discutée comme elle ne l'avait encore jamais été. D'aucuns, prenant à leur compte une remarque de l'*Expository Times* (1925, t. XXXVI, p. 432), pourront trouver que le livre de M. Couchoud ne méritait pas une réfutation, et que le P. de Grandmaison avait déjà fait preuve de beaucoup de courtoisie et d'un excès de patience en lui consacrant une brochure. Ne regrettons pas néanmoins que M. Lepin ait abondé dans le sens du P. de G., bien que des auteurs d'un radicalisme connu, comme MM. Loisy, Guignebert, Goguel, aient jugé la thèse de la non-existence de Jésus comme étant dépourvue de tout fondement historique. Il serait certainement amplement dédommagé de ses peines, si par sa discussion minutieuse et toujours courtoise il pouvait convaincre M. Couchoud de la loyauté parfaite avec laquelle nous le combattons, sans avoir d'autre souci que celui de faire triompher en même temps que la vérité les règles de la saine critique historique.

On est, en effet, grandement déçu quand on examine les uns après les autres les arguments par lesquels M. Couchoud essaie de justifier par les textes de l'Ancien ou du Nouveau Test. sa conception de Jésus être mythique. Cette conception a été enfantée par sa seule imagination, sous la double influence et de sa répulsion philosophique à admettre la réalité de l'Incarnation, et de la déception que lui causa pour expliquer le christianisme un Jésus historique réduit trop souvent par la critique contemporaine à notre commune mesure. Le procédé pour justifier cette conception est toujours le même : une aveugle complaisance vis-à-vis des textes qui semblent favorables et, au contraire, une impitoyable sévérité à l'égard des autres textes qu'on déclare tout aussitôt interpolés (I Thess., II, 14-15) ou de basse époque (I Tim., VI, 13) et dont on donne facilement (Philip., II, 5-11) une traduction aussi inédite qu'injustifiée. Ce sont là de vains efforts voués d'avance au plus pitoyable des échecs ; les épîtres de S. Paul, l'évangile de S. Marc seront toujours là pour montrer que le Jésus dont ils parlent fut bien un personnage qui a appartenu de fait à l'histoire, a vécu en Palestine au début du Ier siècle de notre ère et y a parcouru une carrière humaine substantiellement identique à celle que relate l'Evangile de Marc, carrière à laquelle les épîtres de Paul font si souvent allusion qu'on en pourrait extraire tous les éléments d'une biographie complète.

[1] Un vol. gr. in-8 broché de 411 p., 36 f. ; Paris, Bloud.

« L'existence historique de Jésus n'est donc pas une hypothèse qui peut sérieusement se soutenir, dit fort justement M. Lepin : c'est une thèse dont la certitude ne comporte pas le doute. Elle s'impose d'une façon absolue à l'historien » (p. 132).

Nous regrettons toutefois que M. Lepin ait fait si facilement bon marché, à propos de l'existence historique de Jésus, des documents extra-canoniques. Si leurs renseignements sont pleins de lacunes, néanmoins ils ne sont pas inexistants. On a tort de les dédaigner, qu'il s'agisse de Suétone, de Tacite ou de Pline. Quant aux textes de Josèphe, quand donc cessera-t-on sur ce point de suivre trop docilement l'opinion reçue, plutôt que de se demander si un nouvel examen des données du problème n'amènerait pas à la réviser [1] ?

Si M. Lepin n'avait eu en vue que M. Couchoud, il aurait pu en rester là, cet auteur convenant qu'une fois admise l'existence historique de Jésus, la foi orthodoxe avec toutes ses conséquences était seule logique ; mais à côté de M. Couchoud, il y a la masse des critiques, de beaucoup la plus nombreuse, aujourd'hui comme auparavant, qui admet que Jésus est un personnage historique, mais qui refuse de le reconnaître comme le véritable Messie et le Fils du Dieu vivant. Aussi les deux dernières parties de son livre sont-elles consacrées à établir la messianité et la divinité de Jésus ; elles nous rappellent par leur titre, quelquefois par leur discussion des erreurs réfutées ou par l'exposé des preuves en faveur de la thèse catholique, un autre livre du distingué professeur du Grand Séminaire de Lyon : *Jésus Messie et Fils de Dieu* [2], qui fut, au temps où il parut (1904), l'une des meilleures réfutations des idées erronées exposées par M. Loisy dans *L'Evangile et l'Eglise*, sur la messianité et la divinité de Jésus. Le long article qui fut alors consacré par l'*Ami* (1907, p. 433-450) à cet ouvrage nous dispensera aujourd'hui de trop nous attarder sur ces deux dernières parties.

L'erreur mythologique une fois réfutée, il reste à restituer à Jésus son auréole divine. Les Strauss et les Renan ont voulu l'en dépouiller, et bien d'autres rationalistes ont, de nos jours, poursuivi la même tâche, en se contentant trop souvent de reprendre à leur compte des arguments déjà presque centenaires. C'est la raison pour laquelle M. Lepin remonte si haut dans son exposé et sa réfutation, quitte à donner à quelques-uns l'impression qu'il lutte contre des adversaires depuis longtemps ensevelis et que l'on pouvait croire à jamais oubliés. Hélas ! il n'en est rien, et certains de nos adversaires s'autorisent toujours de ces grands Morts qui pour eux personnifient la *Science !*

Contre ces théories, quelle qu'en soit la formule, M. Lepin établit et prouve les propositions suivantes :

Le christianisme est né de la foi en la résurrection de Jésus. S. Paul dès sa conversion, les propres disciples du Christ dès la Pentecôte, n'ont pas hésité à regarder le crucifié du Golgotha, qui leur apparut en personne, en chair et en os, qu'ils virent en toute réalité et non selon les rêves de leur imagination ou les aspirations et les désirs de leur cœur aimant, comme le Messie promis à Israël et en même temps à le proclamer et à l'adorer comme le Fils du Dieu vivant. Sur ce point les témoignages abondent dans la littérature chrétienne du Ier siècle : épîtres de S. Paul, Actes des Apôtres, Epître aux Hébreux, écrits johanniques.

Une autre proposition non moins indiscutable, c'est que la foi des Apôtres repose sur les déclarations mêmes de Jésus. Et alors que la certitude de cette foi nous est garantie par sa concordance exacte avec la perfection de la doctrine et la majesté impressionnante de la personne du Maître, la certitude des déclarations de Jésus n'est pas moins confirmée de son côté par l'humilité profonde, la remarquable droiture, la sagesse consommée qui caractérisent sa physionomie morale. Ajoutons à tout cela les miracles que N.-S. a accomplis, les prophéties qu'il a faites, qui se sont réalisées et qui se réalisent encore sous nos yeux par la permanence après vingt siècles, en dépit des persécutions et des révolutions politiques et sociales, d'une Eglise héritière et fidèle interprète de sa pensée. Aussi nous semble-t-il que tout lecteur qui abordera sans préjugé le livre de M. Lepin ne pourra manquer d'être frappé, d'une part, par la masse compacte et solide des preuves accumulées en faveur de la divinité que revendique le Christ Jésus et, d'autre part, par la légèreté qui, caractérisant successivement, une à une, les hypothèses rationalistes, aboutit à faire de leur ensemble même un édifice ruineux. Et, sans aucun doute, il fera sienne la conclusion du distingué apologiste :

« On peut dire qu'au regard même de la critique historique, la thèse de la divinité de Jésus, à l'instar de celle concernant son existence, dépasse la probabilité simple : elle atteint la certitude » (p. 392).

* *

C'est encore de Jésus, et toujours de Jésus considéré au point de vue apologétique, que parle le P. Pinard de la Boullaye dans son volume *Jésus et l'Histoire*, où se trouvent groupées les conférences de Notre-Dame durant le Carême de l'an dernier [1]. Le texte de ces conférences n'a pas été reproduit absolument tel qu'il avait paru en fascicules ; de légers changements y ont été introduits pour reproduire certains passages qui avaient été omis pour plus de brièveté ; des notes explicatives, auxquelles renvoient dans le texte même des chiffres arabes, suivent chaque conférence ; enfin, après chaque sujet, une courte bibliographie d'ouvrages de valeur facilement ac-

[1] Voir *Ami* du 4 juillet 1929, p. 417-424.
[2] Paris, Letouzey.

[1] H. Pinard de la Boullaye, S. J. *Jésus et l'Histoire*. Conférences de Notre-Dame (1929). Un vol. in-8 de 238 p., 12 fr. — Paris, Editions *Spes*.

cessibles permet de compléter par d'utiles lectures ce qui a été dit.

Le P. Pinard de la Boullaye est depuis longtemps passé maître dans l'Histoire des Religions ; il a publié sur l'*Etude comparée des Religions* deux volumes compacts où sont exposées et réfutées bien des théories et condensées nombre d'observations des plus judicieuses [1]. D'aucuns avaient pensé qu'il transporterait ces problèmes dans la chaire de Notre-Dame. C'était se méprendre sur le caractère que doit revêtir la parole sacrée, fût-elle adressée à une élite intellectuelle. L'éminent conférencier a certainement répondu aux désirs de ses auditeurs, et peut-être aux besoins de quelques-uns d'entre eux, en s'attachant avant tout à justifier la foi catholique. Il l'a fait en évitant tout vain étalage d'érudition, en ne discutant les théories que dans la mesure où elles en valaient la peine ; il a voulu avant tout établir solidement les fondements de notre foi, sachant bien qu'il réfutait par là, sans même qu'il soit nécessaire d'en parler, toutes les hypothèses plus ou moins aventureuses qui négligent de parti pris les arguments capitaux, qu'ils soient d'ordre historique, psychologique ou moral.

Cette méthode est excellente, et c'est la seule que puisse adopter un conférencier de Notre-Dame, car il ne saurait se flatter de n'avoir que des spécialistes au pied de sa chaire ; le P. Pinard, on peut en être assuré, y demeurera fidèle ; et de cette façon ses conférences dureront, car elles font appel à des arguments positifs, classiques ou neufs, et ne s'embarrassent pas de polémiques fastidieuses contre des théories plus rapidement vieillies encore qu'elles ne sont écloses.

L'idée générale des conférences de l'an dernier était *Jésus et l'Histoire*. Une première conférence, « La confusion de Babel, » met en relief le désaccord des philosophes et des exégètes modernes sur la personne de Jésus et sur son enseignement, en raison de leur abus de la critique interne et de la méthode comparative. Puis, pour établir la substance de l'histoire évangélique (faits principaux de la vie du Christ et traits dominants de son enseignement), le P. Pinard institue sur Jésus une triple enquête : dans le monde gréco-romain, dans les Eglises orthodoxes, dans la tradition primitive et l'enseignement de S. Paul. Dans le monde gréco-romain, il constate que tous, indifférents, amis et ennemis, déposent en faveur de l'existence historique du Christ et de sa mort sous Ponce-Pilate ; tous aussi s'accordent sur le sens général de son enseignement, sur la mission surnaturelle et la dignité divine qu'il a revendiquées pour lui, sur le pouvoir extraordinaire dont il a fait preuve. Les Eglises orthodoxes ont souffert pour le Christ ; leur tradition remonte aux premiers âges ; elles sont nombreuses et indépendantes, et pourtant leur témoignage est unanime sur les points essentiels en faveur de Jésus. Enfin S. Paul, dont la foi est identique à celle des Douze, confirme les assertions capitales de nos Evangiles de la manière la plus éclatante. Quant à nos Evangiles eux-mêmes, sortes de « résumés de catéchèse, » ils relatent des faits absolument authentiques ; ils les relatent tels qu'ils se sont passés, sans que l'on puisse admettre l'hypothèse d'une altération de la tradition. Nous pouvons donc être assurés de posséder l'histoire authentique d'un homme qui s'est affirmé Dieu et que l'on a cru Dieu. Avec les Evangiles, nous entrons dans la pleine lumière de l'histoire.

Les conférences de cette année (Carême 1930) nous parviennent pendant que nous corrigeons les épreuves de ce Bulletin [1]. Elles sont consacrées à la messianité de Jésus. Une première conférence fait ressortir que Jésus fut un maître incomparable par l'accent d'autorité de sa parole et également par sa piété et sa bonté. Cette supériorité devient plus éclatante encore aux yeux de l'indifférent ou de l'incroyant, si l'on rapproche de Jésus ces Christs païens que certains ont eu la fantaisie de lui opposer. D'aucuns furent peut-être étonnés de voir de semblables théories exposées et réfutées du haut d'une chaire de Notre-Dame. Mais puisque la question est posée, et depuis longtemps, dans le monde savant au point même de tomber par divers Manuels dans le domaine de la vulgarisation, mieux valait l'aborder une fois pour toutes devant cet auditoire d'élite. Ne pas le faire eût paru à quelques-uns sembler en redouter l'exposé, et, s'il y en a qui ont à perdre à la publicité donnée de la sorte à de pareilles théories, ce ne sont certainement pas nos savants catholiques. Le P. Pinard s'est d'ailleurs acquitté de sa tâche délicate avec un tact consommé ; il a montré à ses auditeurs quelle connaissance approfondie il avait de ce sujet, et au lieu de traiter ses adversaires avec ironie ou même avec une indignation qui eût été quelque peu justifiée, il s'est contenté de leur dire toute sa gratitude (p. 68) pour le stimulant qu'ils apportent par leurs thèses aventureuses à l'apologiste catholique, et pour l'occasion qu'ils lui fournissent ainsi de mieux faire apparaître aux yeux du chercheur impartial le caractère unique du Christ Jésus.

Ces deux premières conférences ont eu pour résultat de rendre éminemment sympathique la personne de Jésus. L'auditeur ainsi préparé n'a pu ensuite que bien accueillir les preuves de la messianité de Jésus. Ces preuves, on les trouve dans le témoignage de Jésus sur lui-même, dans les témoignages des Prophètes, dans le miracle de la résurrection, dont les deux dernières conférences établissent toute la valeur probante, en tenant compte des exigences les plus rigoureuses de la critique et des objections les plus récentes des rationalistes.

Nous conseillons beaucoup la lecture de ces

[1] Paris, Beauchesne ; 66 fr. chaque volume.

[1] *Jésus Messie*. Un vol. in-8 de 270 p., 12 f. ; Paris, *Spes*.

deux volumes aux séminaristes, aux prêtres directeurs de Cercles d'études, aux laïcs instruits. Conduite avec une impitoyable logique, la discussion reste toujours courtoise; elle demeure claire et facile à saisir, tout en étant parfaitement informée.

* *

Avec *L'Evangile de Jésus-Christ*, du P. Lagrange [1], c'est d'une nouvelle Vie de N.-S. que nous sommes dotés, et cette Vie a reçu du public un si chaleureux accueil qu'elle en est à son 70e mille. Bien des fois nous avons eu l'occasion de la signaler sur les couvertures jaunes de l'*Ami*, mais nos lecteurs ont le droit d'en savoir davantage.

Dès qu'on ouvre cette vie de Jésus, dédiée au grand pape Léon XIII, la première chose qui frappe de la part d'un maître de la valeur du P. Lagrange, c'est l'hommage rendu à ses prédécesseurs, surtout à deux d'entre eux : M. Fouard, dont le travail paru en 1880 « *n'a pour ainsi dire pas vieilli,* » et M. Fillion, dont l'exposé historique, critique et apologétique est aussi complet, aussi au courant qu'on le peut souhaiter. On ne saurait ensuite trop applaudir à l'idée qu'à eue le P. Lagrange d'écrire une vie de Jésus avec ce texte même de nos Evangiles qu'il avait étudié si minutieusement dans ses grands commentaires. Il a pu ainsi mieux saisir le génie propre de chacun des Evangélistes, discerner leurs informations spéciales, leur but, leur méthode, et vérifier par lui-même l'étonnante justesse du principe posé par S. Augustin pour concilier avec l'inerrance des écrivains sacrés les divergences dans l'ordre des faits qui se peuvent relever ici ou là : « Non enim discrepant rebus, si alius aliquid dicit quod alius tacet, aut alio modo dicit ; magis autem conlata invicem juvant, ut legentis intellectus regatur. » (Epist. CXCIX, 25).

Comme le laissait supposer la *Synopse* parue en grec, puis en français [2], les faits ont été disposés suivant l'ordre de S. Luc et surtout selon la chronologie de S. Jean. Quand les différents Evangiles fournissent pour un même fait des traits qui s'enchâssent sans aucune peine, le P. L. en a parfois composé un récit ; le plus souvent il a emprunté à chaque Evangéliste les textes où il avait excellé, et quand S. Matthieu, S. Marc et S. Luc racontent le même fait, il a d'ordinaire suivi S. Marc, qui paraît toujours avoir mieux conservé le ton primitif de la catéchèse de Pierre. Pour les discours de Jésus, il a donné habituellement la préférence à ceux de S. Matthieu ; quant à ceux de S. Jean, tous savent qu'ils sont incomparables pour nous permettre de pénétrer dans l'intime de la pensée de Jésus.

Le ministère public de Jésus est réparti par lui sur une durée de deux ans et quelques mois. Après deux chapitres préliminaires sur l'évangile de l'origine divine et humaine de Jésus et sur le Précurseur et Jésus, le P. L. aborde le récit du ministère en Galilée, et de suite après les débuts enthousiastes des premiers jours à Capharnaüm, montre l'opposition qui se fera de plus en plus vive entre la doctrine et la pratique de Jésus et de ses disciples et celles des Pharisiens. Le choix des Apôtres, le Sermon sur la Montagne marquent le point culminant du ministère galiléen. Bientôt, en présence des dispositions fâcheuses de l'auditoire, Jésus doit en venir à recourir aux paraboles pour indiquer la nature de ce règne de Dieu qu'il annonce et vient établir. Et c'est après son expulsion de Nazareth où il serait venu pour la seconde fois après la mission des Apôtres, la première multiplication des pains et le discours dans la synagogue de Capharnaüm [1], que se termine cette première année du ministère public.

La seconde année commence avec la fête dont il est parlé au chap. V de S. Jean, fête au cours de laquelle Jésus guérit le paralytique à la piscine de Bezatha, et que le P. Lagrange identifie avec la Pentecôte. Au cours de cette seconde année, N.-S. s'attacha surtout à la formation de ses disciples, parfois en dehors de la Galilée, dans les environs de Tyr et de Sidon, dans la Décapole, aux alentours de Césarée de Philippe où Pierre au nom des Douze confessa sa messianité et sa divinité, et il vint à plusieurs reprises à Jérusalem pour la fête des Tabernacles en octobre, pour celle de la Dédicace en décembre. Ces divers séjours furent pour lui l'occasion de discussions assez vives où il put manifester clairement l'origine de sa mission et laisser entrevoir aux Scribes et Docteurs de bonne volonté l'intimité de rapports existant entre son Père et Lui. Entre temps, il convient de situer la mission des soixante-douze disciples, la révélation du *Pater*, les leçons de fidélité et de détachement, les prophéties sur la Passion, la guérison de l'aveugle-né, la résurrection de Lazare, et nous aboutissons à la dernière semaine, aux discussions des lundi et mardi saints, au drame de la Passion, à l'apothéose de la Résurrection et de l'Ascension.

Le récit du P. Lagrange se clôt sur un épilogue (p. 606-639) où sont rappelés les traits de l'humanité de Jésus, ses affirmations et celles de ses disciples sur sa divinité, enfin le rôle joué par la synthèse de S. Jean dans le dogme du Verbe incarné. Cet épilogue couronne dignement l'ouvrage

[1] R. P. Lagrange, *L'Evangile de Jésus-Christ*, in-8 de XII-656 p., avec 2 cartes et 29 planches, 50 f ; Paris. Gabalda.

[2] La *Synopse des quatre Evangiles* en français, d'après la *Synopse grecque* du P. Lagrange, par le P. Lavergne, petit in-8 de 267 p., se vend 15 f. brochée, 20 f. reliée toile ; même librairie.

[1] En dépit de la confiance qu'il accorde à S. Jean au point de vue chronologique, le P. Lagrange suppose néanmoins qu'il a pu, tout comme S. Matthieu, déplacer pour raisons logiques certains épisodes ou certains discours. Ainsi il proposerait de disjoindre dans le chapitre VI tout ce qui concerne l'Eucharistie pour le placer peu avant la Cène et en faire l'objet d'un entretien de Jésus avec quelques-uns seulement de ses disciples. Egalement, il reporterait à la dernière Pâque l'entretien de Jésus avec Nicodème, que l'Evangéliste place au chap. III, donc au début du ministère public. — Nous aurions peine à admettre de tels déplacements. Où s'arrêtera-t-on dans cette voie, puisque l'on va contre des indications positives de l'auteur sacré, sans trouver dans des endroits parallèles des Synoptiques quoi que ce soit qui soit de nature à légitimer, voire même à insinuer les déplacements proposes ?